

Une histoire du Texte féminin de la littérature russe est-elle possible ? 1

Catherine Géry

▶ **To cite this version:**

Catherine Géry. Une histoire du Texte féminin de la littérature russe est-elle possible ? 1. Revue des études slaves, 2022, L'Histoire de la littérature russe. Nouvelles perspectives, 93 (2/3), pp.271-287. hal-03851005

HAL Id: hal-03851005
https://inalco.hal.science/hal-03851005

Submitted on 14 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une histoire du Texte féminin de la littérature russe est-elle possible ?[1]

Catherine Géry

CREE – INALCO

Le titre de cet article, *Une histoire du Texte féminin de la littérature russe est-elle possible ?,* renvoie à des interrogations qui correspondent à deux des grandes ruptures épistémologiques ayant marqué les sciences humaines au cours du dernier tiers du XXe siècle : « Les femmes ont-elles une histoire ? » et « L'histoire littéraire est-elle possible ? ».

La première question : « Les femmes ont-elles une histoire ? » a été posée par Michelle Perrot en 1973, dans ce qui est en France le premier cours d'université sur les femmes dans l'histoire. Cette interrogation témoignait à la fois d'un désir de provocation et du balbutiement de la discipline au niveau universitaire (l'histoire des femmes n'avait, en effet, pas d'histoire) ; dans l'ouvrage dirigé par Michelle Perrot qui a suivi cette série des cours, la question « Les femmes ont-elles une histoire ? » s'est transformée en *Une Histoire des femmes est-elle possible ?*[2], déplaçant le curseur de la non-existence des femmes dans l'histoire vers les modalités du récit historique qui pourrait leur être consacré. Parallèlement est apparue la nécessité d'interroger la science historique en tant que telle, car « rendre visibles les femmes dans l'histoire » impliquait tout autant d'« enrichir une histoire lacunaire et partielle que [de] remettre en cause ses méthodes, ses catégories et ses discours[3] ».

La seconde question, non moins célèbre que celle de Michelle Perrot, nous permet de croiser le questionnement sur l'histoire des femmes et celui sur l'histoire littéraire ; elle a été posée en 1992 par David Perkins dans son livre *Is Literary History Possible ?*[4], où l'universitaire américain résumait en ces termes le dilemme qui est celui (ou qui devrait être celui) de tous les historiens de la littérature :

> Si nous voulons écrire une histoire de la littérature, nous devons appréhender le passé comme quelque chose de relativement homogène ; si nous voulons que ce que nous écrivons soit

[1] Le « Texte féminin de la littérature classique russe » renvoie au sens barthésien du mot « Texte » (Roland Barthes, « Théorie du texte », *in Encyclopedia Universalis*, 1973), mais aussi à une expression comme « петербургский текст ».

[2] Voir Michelle Perrot (dir.), *Une Histoire des femmes est-elle possible ?*, Paris, Rivages, 1984.

[3] Audrey Lasserre, « La volonté de savoir », in *Fabula LHT*, *Y a-t-il une histoire littéraire des femmes ?* Texte consulté en ligne le 25 octobre 2019 : https://www.fabula.org/lht/index.php?id=836

[4] David Perkins, *Is Literary History Possible ?*, London, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1992. Pour répondre à cette question, Perkins envisage à la suite d'Itamar Even-Zohar la littérature comme un polysystème : c'est la même notion qui doit, selon lui, également présider à l'histoire littéraire.

vraisemblable, nous devons appréhender le passé comme quelque chose de tout à fait hétérogène[5].

Une histoire de la littérature qui appréhende le passé comme homogène, c'est une histoire du *canon* ; autrement dit, une histoire marquée par les méthodes de la sélection (qui est aussi une élection) et de la hiérarchisation des valeurs littéraires en vue de façonner un corpus institutionnel, ce qui engendre *de facto* l'exclusion de tout ce qui est considéré comme relevant du « mineur ». Or, le mineur, selon Gilles Deleuze et Félix Guattari, renvoie aux concepts de la marge, de la variation, de l'infraction, de l'inachevé... c'est-à-dire de l'hétérogénéité[6]. Et c'est bien à ces catégories qu'appartient en sa grande majorité la production littéraire des femmes en Russie.

Aussi, se demander si une histoire du Texte féminin de la littérature russe est possible, c'est se demander si cette zone grise et fragmentée de la littérature russe peut faire récit, toute histoire au sens de narration sur le passé impliquant une tradition repérable et obéissant aux principes axiomatiques du déterminisme linéaire et de la filiation ; ce qui, en ce qui concerne la littérature des femmes en Russie, peut se révéler problématique. La génération est en effet le pivot d'une histoire littéraire russe particulièrement soucieuse des notions de filiation ou d'héritage. Or, dans une telle appréhension de l'histoire littéraire comme lignée ou successivité linéaire (le syndrome des « Pères et Fils », avec primogéniture masculine), les femmes n'ont souvent aucune place, surtout pour la période allant des années 1760, date des premières publications d'autrices en Russie, jusqu'aux années 1890. Quant à une hypothétique tradition littéraire spécifique aux femmes, c'est-à-dire une histoire ou une lignée en propre, distincte de celle de leurs confrères masculins, qui pourrait fournir le socle à un « contre-canon » féminin en Russie, elle est de ces questions non résolues qui apparaissent le plus souvent dans les travaux des slavistes anglo-saxons (Diana Greene et Toby Clyman[7]) mais aussi allemands (Frank Göpfert[8] ou Elisabeth Chauré[9]). Pour Rosalind March, qui a coordonné en 1996 un ouvrage collectif intitulé *Gender and Russian Literature*, l'affirmation selon laquelle il existerait une tradition littéraire féminine indépendante en Russie ne peut être

[5] *Ibidem*, p. 27. Cette question a par la suite été reformulée en 2008 par Hans Grumbrecht dans un article au titre encore plus provocateur : « Shall We Continue to Write Histories of Literatures ? », in *New Literary History*, vol. 39, 3, 2008, p. 519-532.
[6] Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Kafka, pour une littérature mineure,* Paris, Éditions de Minuit, 1975.
[7] Voir Toby Clyman & Diana Greene (ed.), « Introduction », in *Women Writers in Russian Literature*, Westport, Connecticut, London, Praeger, 1994, p. XII.
[8] Frank Göpfert, *Dichterinnen und Schriftstellerinnen in Russland von der Mitte des 18. bis zum Beginn des 20 Jahrhundert: eine Problemskizze*, München, Otto Sagner, 1992.
[9] Evgenija Stroganova & Elisabeth Chauré (ed.), *Женский вызов: русские писательницы XIX – начала XX века*, Tver', Lilija Print, 2006.

ni prouvée ni réfutée de façon définitive[10] : d'une part, l'absence de lieux de sociabilité littéraire communs aux femmes a gêné durablement les possibilités d'élaboration d'une histoire collective, et ce n'est qu'à partir des années 1990 qu'il est devenu possible pour les autrices et les femmes-critiques de découvrir leur héritage et de le considérer comme un tout faisant tradition ; mais d'autre part, au vu des échos entre les œuvres des écrivaines russes et celles des écrivaines européennes, la permanence de certains thèmes, personnages, images et motifs d'une génération d'écrivaines à une autre, on peut parler d'un mouvement littéraire féminin international à partir de la fin du XVIIIe siècle[11]. Ce réseau d'influences autorise-t-il néanmoins l'historien(ne) de la littérature à affirmer une « tradition »[12] ? Cette difficulté à repérer et à penser des filiations au féminin (à trouver des « mères ») explique actuellement les constructions d'une Olga Demidova pour classer les écrivaines en dehors des schémas linéaires habituels à partir de leur degré de visibilité[13], c'est-à-dire en remplaçant la logique de successivité qui établit la tradition par les modalités de la réception des productions littéraires des femmes, en partant du passé qui fut le leur pour arriver dans le présent qui est le nôtre.

Si l'on examine maintenant les différentes implications directes ou indirectes du vocable « possible » dans le titre de cet article (« une histoire du Texte féminin de la littérature russe est-elle possible ? »), d'autres questions surgissent immanquablement : est-il nécessaire, ou même souhaitable, d'écrire une telle histoire, au double risque

1) de finir, à force de considérer ensemble et dans une même perspective des textes produits par des femmes, par « leur trouver une unité qui peut bien n'être que celle que l'enquête même a produite » [14] ;

2) de reproduire le système de différenciation (voire de ségrégation) sexuelle qui a justement entravé la reconnaissance des œuvres des femmes et leurs apports dans les

[10] Rosalind March, « Introduction », in Rosalind March (ed.), *Gender and Russian Literature: New Perspectives*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 1-38.
[11] *Ibidem*, p. 10. Voir pour le XIX[e] siècle les échos entre Jane Austen et Karolina Pavlova, Elena Gan et George Sand, etc. Ici, la perspective comparatiste se révèlerait pertinente pour établir une cartographie européenne (voire mondiale) de la littérature féminine au XIX[e] siècle.
[12] Et sans doute convient-il alors de distinguer deux types d'influences : celle qui s'exerce à l'intérieur d'une ou de deux générations – et l'on parlera plutôt d'interaction, et celle qui se transmet et forme une tradition ou un héritage.
[13] Olga Demidova, « Женская проза и большой канон литературы русского зарубежья », in Olga Demidova (ed.), *Мы. Женская проза русской эмиграции*, Saint Pétersbourg, RHGI, 2003, p. 3-18 ; « "Эмигрантские дочери" и литературный канон русского зарубежья », in Elisabeth Chauré *et alii* (ed.), *Пол. Гендер. Культура*, Moscou, RGGU, 2009, p. 205-219.
[14] Christine Planté, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe ou point de départ d'une relecture critique ? », in *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 2003/3, vol. 103, p. 655-668. https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2003-3-page-655.htm.

domaines de la littérature, de l'art ou de la science en Russie[15]. On peut répondre à cette dernière objection de plusieurs façons. Tout d'abord en examinant les critères fondamentalement différenciés (c'est-à-dire genrés) de la réception des textes, au niveau de leur lecture, leur compréhension ou leur évaluation – ce que Joanna Russ appelle le « double standard »[16] en fonction des attentes spécifiques suscitées par les productions textuelles des femmes et la division sexuée des rôles sociaux. En amont, « la sexuation impensée de l'institution littéraire » entraîne une hiérarchisation des productions et des genres littéraires[17], quand en aval l'expression « littérature féminine » fonctionne comme un filtre de lecture qui modifie en profondeur l'horizon d'attente du destinataire[18]. Si les mécanismes de compréhension d'une œuvre sont déterminés par un ensemble de facteurs et de schémas socioculturels dont fait partie intégrante le sexe de l'écrivain, le système d'estimation ou d'évaluation, central dans le processus d'élaboration du canon littéraire, ressortit également aux rapports de genre, en ce qu'il dépend de la position et du système de valeurs de celui qui émet cette estimation. Le fait qu'on ne lit pas, qu'on ne comprend pas et qu'on n'évalue pas de la même façon et selon les mêmes paramètres les productions littéraires masculines et féminines peut donc nous autoriser à récupérer l'idéologie des sphères séparées pour en faire un instrument méthodologique opérant dans l'élaboration des histoires littéraires. D'autre part, l'apport des femmes à la vie intellectuelle et littéraire ne peut être évalué de façon adéquate avec les outils que nous utilisons habituellement pour analyser la vie littéraire masculine, car cet apport s'est souvent réalisé ou manifesté sous d'autres formes et dans d'autres espaces que ceux que nous avons l'habitude d'envisager. Enfin, les écrits des femmes s'insèrent difficilement dans les classifications préétablies et ne suivent pas toujours les étapes de l'histoire littéraire telle qu'elle a été consacrée par les plupart des ouvrages historiographiques ; leur histoire possède son propre algorithme (son propre rythme, sa propre périodisation, sa propre logique). Ainsi, pour Catriona Kelly, autrice d'une des premières tentatives d'écrire une histoire de la littérature des femmes en Russie, le schéma traditionnel pour le XIXe siècle « du sentimentalisme au réalisme, en passant par le romantisme » ne

[15] Écrire une histoire littéraire des écrivaines russes est cependant plus justifié d'un point de vue épistémologique que les réunir collectivement dans un chapitre séparé à l'intérieur d'une histoire générale de la littérature russe, comme on jugé bon de le faire les éditeurs de l'*Histoire de la littérature russe* en 6 volumes parue chez Fayard entre 1987 et 2005. Voir Ruth Zernova, « Les femmes écrivains », in Efim Etkind *et alii* (ed.), *Histoire de la littérature russe*, volume 3, « Le XIX^{e} siècle. L'époque de Pouchkine et Gogol », Paris, Fayard, 1996, p. 675-701. Mentionnons aussi, dans le même volume, l'article de Frank Göpfert sur Karolina Pavlova, p. 701-715, seul autrice à faire l'objet d'un article séparé pour toute la littérature russe du XIXe siècle.

[16] Joanna Russ, *How to Suppress Women's Writing ?* Austin, University of Texas Press, 1983.

[17] Voir Martine Reid, *Des Femmes en littérature*, Paris, Belin, coll. « L'Extrême contemporain », 2010, p. 16.

[18] J'emprunte sa célèbre formule à Hans-Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978.

fonctionne pas pour les productions féminines, et de façon générale, il est évident que l'histoire de la littérature des femmes ne peut pas dupliquer l'histoire du canon, bien qu'on en fasse peu de cas dans la majorité des histoires littéraires existantes[19]. Je rappellerai ici que briser les périodisations marque, selon Michelle Perrot, l'étape ultime du processus d'intégration des femmes dans l'histoire, qui vient après une première étape de « désinvisibilisation » et une seconde de remise en cause des postulats de la discipline[20].

Si maintenant on renverse la question « Une histoire littéraire des femmes est-elle possible ? » pour en faire « Une histoire littéraire *sans* les femmes est-elle possible ? »[21], la pertinence heuristique de la proposition semble ne plus faire aucun doute. Une histoire littéraire *avec* les femmes engage bien sûr d'autres questionnements et présente d'autres obstacles qu'une histoire littéraire des femmes : quelle place leur faire dans un canon et une historiographie déjà constitués, sur la base de quels critères qualitatifs ou quantitatifs et comment problématiser cette insertion ? Et n'est-ce pas finalement la notion même de littérature et les valeurs esthétiques qui lui ont été attribuées dans le temps long qui se trouveront affectées par l'intégration des femmes dans l'histoire littéraire russe ?

Nous en arrivons à la dernière de mon faisceau de questions : une histoire littéraire des femmes est-elle forcément une histoire militante, essentiellement motivée par la nécessité d'exhumer des biographies et des œuvres rejetées hors du canon ? Ce sont bien évidemment nos positions d'aujourd'hui et notre regard rétrospectif et informé par le présent qui nous font chercher dans le passé les femmes qui ont écrit ; c'est pourquoi l'historien ou l'historienne de la littérature est dans l'obligation de manifester la plus grande clarté en ce qui concerne ses motivations, mais aussi la plus grande prudence face aux deux écueils principaux qui le guettent dans les recoins de son inévitable subjectivité : d'une part l'exaltation, qui consiste à insister sur l'abondance et la richesse de la littérature « oubliée » des femmes et l'urgence de leur « redécouverte » ; d'autre part la déploration, qui consiste cette fois à systématiser la posture de « victime » des femmes dans la société patriarcale russe et à ne considérer que leur exclusion de l'histoire comme des institutions et, plus généralement, de la vie littéraires (ce dernier postulat étant par ailleurs contredit par les nombreuses interactions que l'on peut observer entre écrivains et écrivaines en Russie depuis la fin du XVIIIe siècle).

---

[19] Catriona Kelly, *A History of Russian Women's Writing 1820-1992*, Oxford, Clarendon Press, 1994.
[20] Intervention orale à la Journée d'études de l'association Mnemosyne, 1er février 2020. URL : https://www.mnemosyne.asso.fr/mnemosyne/je-2020-en-ligne/
[21] Voir Anne-Marie Sohn et Françoise Thelamon, *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?,* Paris, Perrin, coll. « Histoire des femmes », 1998.

Je ne prétends pas répondre ici à toutes ces questions ; mais en m'appuyant sur quelques exemples d'histoires littéraires et en formulant une série d'hypothèses, j'espère susciter de nouvelles propositions, voire de nouvelles politiques de lecture qu'on pourrait qualifier de « décanoniques »[22] ; pour ce faire, je propose à la suite d'Edward Said d'imaginer un *canon littéraire féminin* dans les termes de sa signification musicale, comme une « forme contrapuntique utilisant de nombreuses voix », « une forme exprimant le mouvement, [...], la découverte et l'invention rhétorique »[23]. Car comme celles des hommes, les voix littéraires des femmes sont à la fois multiples et singulières.

De l'histoire, de la littérature, des femmes et du canon

Étant donné que toute histoire s'inscrit dans la continuité des histoires précédentes, qu'elle entend confirmer ou, depuis la seconde moitié du XXe siècle et la « crise » de l'histoire littéraire en Occident, qu'elle prétend infirmer, il est bien entendu nécessaire de réfléchir sur l'existant, à savoir les histoires de la littérature russe des femmes telles qu'elles sont déjà parues en anglais et en russe. Si l'on ne peut que regretter l'absence criante d'ouvrages en français, l'idée même de rédiger une histoire des écrivaines russes étant de toute évidence quelque chose qui, à la fin du XXe siècle et au début du XXIe siècle, n'entre pas dans l'univers mental des chercheurs ou des chercheuses de notre pays, l'histoire littéraire des femmes en Russie ne constitue plus aujourd'hui un champ de recherches nouveau au niveau international. Aussi la question qui se pose à nous est surtout celle des approches utilisées, de la connexion des disciplines et de la façon dont l'étude des écrivaines russes peut nous aider à (re)penser la (dé)construction du canon littéraire, les pratiques des historiens ou les discours sur la littérature. Actuellement, une réflexion sur la présence des femmes dans l'histoire littéraire présente essentiellement un intérêt qu'on peut qualifier d'épistémologique, tel qu'il a été formulé par Christine Planté dans son article « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe ou point de départ d'une relecture critique ? » : « [l'] intégration [des femmes] dans les pages d'une histoire déjà écrite ne peut se faire en laissant intactes les catégories, les hiérarchies, les savoirs et les définitions, même réputés les plus incontestables, qui ont présidé à son écriture »[24].

[22] Marie-Pierre Harder, *(Dé)construire le canon : Introduction*, texte consulté en ligne : http://www.crlc.paris-sorbonne.fr/pdf_revue/revue4/1_INTRO_Harder.pdf
[23] Cité par Marie-Pierre Harder, *Ibidem*.
[24] Christine Planté, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe ou point de départ d'une relecture critique ? », art. cit.

Dans cette perspective, je me réfèrerai assez largement aux travaux d'Irina Savkina, professeure de littérature russe à l'Université de Tampere en Finlande, qui mène depuis de nombreuses années une réflexion historiographique importante sur la littérature des femmes en Russie[25].

À l'origine de l'intérêt pour l'histoire littéraire des femmes se trouvent bien évidemment les études féministes, puis les études de genre. Dans le domaine des études slaves et plus particulièrement de la « russistique », les *gender studies* se sont toutefois développées avec un certain retard, en comparaison avec les études sur les littératures anglophones, germanophones ou romanes qui les ont plus rapidement intégrées. En outre, elles n'ont réellement eu d'impact que chez les russisants des pays anglophones et germanophones, la russistique française restant pour l'essentiel réfractaire aux études de genre et à leur application à la littérature. À la suite de Marie-Pierre Harder, on peut expliquer ce désintérêt par une certaine résistance des milieux académiques français à la remise en cause du canon littéraire qu'implique immanquablement le phénomène de décentrage opéré par les *studies*, qu'elles soient de genre, postcoloniales ou culturalistes. Organisée autour de la centralité de la référence nationale, la tradition républicaine et universaliste française vit comme un danger les contestations « identitaires » ou « communautaires » du canon[26], et elle a curieusement transmis ses réticences à la « xenophilologie », l'étude des littératures étrangères.

La slavistique française a donc hérité de deux conceptions à la fois centralisatrices et universalistes de la littérature qui évacuent toute reconnaissance des particularismes et du relativisme culturel, tout en partageant le même « absolu littéraire » (William Marx)[27]. Comme la France, la Russie possède une tradition bien ancrée de patrimonialisation des objets littéraires, où l'on hérite du canon et où on le transmet comme une donnée stable et permanente. Comme la France, la Russie n'a connu ni « guerre des canons », ni réelle prise en compte des études sur le genre dans la réflexion sur l'histoire littéraire. La méfiance

[25] Voir essentiellement les deux articles suivants d'Irina Savkina : «Кто и как пишет историю русской женской литературы ?», in *NLO*, n° 24 (5), 1997, p. 359-372, texte consulté en ligne. http://library.gender-ehu.org/hms/attach.php/t__articles.files/id__229/Kto%20i%20kak%20pishet%20istoriju%20zhenskoi%20literatury.pdf. ; «Пути, переулки и тупики изучения истории русской женской литературы», in Evgenija Stroganova et Elisabeth Chauré, *Женский вызов: русские писательницы XIX – начала XX века*, *op. cit.,* p. 11-27. Irina Savkina n'hésite pas à faire appel et à interroger les théories les plus radicales sur l'écriture des femmes : celles d'Elaine Showalter ou de Joanna Russ chez les anglo-saxonnes (Elaine Showalter, « Feminist criticism in the wilderness », in *Critical Inquiry,* Vol. 8, No. 2, *Writing and Sexual Difference*, ed. by Elisabeth Abel, Chicago, University of Chicago Press, 1981, p. 9-36 ; Joanna Russ, *How to Suppress Women's Writing*, *op. cit.*) et de Julia Kristeva ou d'Hélène Cixous en France (Hélène Cixous, *La rire de la méduse*, revue l'Arc, n°61, 1975 ; Julia Kristeva, *La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974).

[26] Marie-Pierre Harder, « (Dé)construire le canon : introduction », article consulté en ligne le 14/11/2019. URL : http://www.crlc.paris-sorbonne.fr/pdf_revue/revue4/1_INTRO_Harder.pdf

[27] William Marx, « Vivre dans la bibliothèque du monde », Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 23 janvier 2020.

institutionnelle face aux tentatives de déconstruction du canon sont d'ailleurs si fortes en Russie que l'historiographie littéraire en tant que telle n'est pas inscrite comme un champ de recherche spécifique dans le paysage académique. Enfin, les histoires de la littérature russe, qui sont des histoires mémorielles plutôt que des histoires critiques, s'élaborent depuis la fin du XIXe siècle sur le modèle exclusif du « génie » et du « chef-d'œuvre », deux énoncés qui ne se conjuguent que très difficilement au féminin (à l'exception notable des travaux de Kristeva sur le « génie féminin »), et qui ont précisément servi à écarter les femmes de la reconnaissance littéraire par les institutions[28].

Comme le rappelle Irina Savkina dans son article sur « Les chemins, les traverses et les impasses de l'étude de l'histoire de la littérature féminine russe »[29], la Russie a pourtant connu un moment de remise en cause du canon et de réflexion sur l'histoire littéraire au cours des années 1990 (plus précisément entre 1987 et 1998), quand la revue *Questions de littérature* (*Вопросы литературы*) a lancé plusieurs débats sur « ce que devrait être l'histoire de la littérature russe » (« Какой должна быть история русской литературы ? »)[30]. Les résultats de ces débats, qui ont réuni théoriciens de la littérature, historiens et enseignants de diverses universités du pays, ont été assez contrastés et malheureusement suivis de peu d'effets dans l'historiographie littéraire. Les plus conservateurs parmi les débatteurs ont insisté sur la nécessité de sauvegarder la tradition et de ne pas succomber à « la désorganisation apportée par les influences occidentales » (ici, « désorganisation » pourrait être compris comme un presque synonyme de « déconstruction »). Ceux qui en tenaient pour le moyen terme ont appelé à l'élaboration d'un nouveau canon, qui continuerait cependant à suivre une stricte verticale des valeurs (il s'agissait donc pour eux de remplacer un système hiérarchique par un autre). D'autres encore, un peu plus aventureux, se sont prononcés pour l'utilisation de nouveaux paradigmes en histoire littéraire, comme l'histoire des formes esthétiques, l'histoire des genres (ce que préconisait Gérard Genette en France dès les années 1960)[31], l'histoire des thèmes et des motifs ; en revanche, les universitaires russes n'ont que très rarement évoqué une histoire des institutions de la littérature, la seule histoire littéraire possible selon Roland Barthes[32]. Enfin, les moins réfractaires à la déconstruction occidentale en ont appelé à un élargissement des méthodes, du matériau et des objets historiographiques

[28] Voir à ce sujet Martine Reid, *Des femmes en littérature*, *op. cit.*, p. 6.
[29] Irina Savkina, «Пути, переулки и тупики изучения истории русской женской литературы», art. cit.
[30] Voir surtout les numéros n°3, 1996 et n°2, 1997 de la revue.
[31] Gérard Genette, « Poétique et histoire », in *Figures III*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 13-20.
[32] Roland Barthes, « Histoire et Littérature », in *Annales*, vol. 15, n°3, 1960, p. 524-537.

en direction de la sociologie, de la « culturologie », de la littérature « basse » et des phénomènes marginaux ou périphériques, sur le modèle des expérimentations anglo-saxonnes.

Toutefois, au cours de ces discussions, pas une seule fois n'est apparue la question du caractère exclusivement masculin ou andro-centré du canon littéraire russe (comme de la plupart des canons élaborés en miroir de la promotion nationale) ; pas une seule fois n'a été évoquée la nécessité de la prise en compte du genre dans la construction d'une nouvelle histoire de la littérature russe. En conséquence, la longue « historiographie du silence », pour reprendre Michelle Perrot[33], continue de plus belle autour des poétesses et prosatrices du passé, et les dernières *Histoires de la littérature russe* parues en Russie, qu'elles soient institutionnelles ou contre-institutionnelles, n'ont toujours pas réduit le hiatus entre la réalité matérielle des processus littéraires et le discours élaboré *a posteriori* sur ces processus[34].

En d'autres termes, l'écart entre la présence de plus en plus massive des écrivaines dans la culture russe à partir de la fin du XVIIIe siècle et leur très faible visibilité dans l'historiographie reste une des grandes défaillances des études littéraires en Russie comme en France. Ce qui est un phénomène communément admis par la majorité des chercheurs (l'existence d'une production littéraire féminine quantitativement importante) ne se répercute nullement dans leur propre pratique. Ce paradoxe s'explique aussi par des réflexes profondément ancrés chez les historiens et une vision de l'histoire qui reste tributaire des héros et des grands hommes. En effet, une histoire littéraire qui prendrait en compte les écrits des femmes et les espaces de cette écriture, qui sont souvent des espaces marginaux et assez mal définis, serait avant tout une histoire matérielle de la littérature, et une histoire « d'en bas » (*from bellow*). L'historiographie littéraire russe, qui considère généralement la littérature comme un corpus de grands textes dont héritent les générations et qu'elles doivent sauvegarder pour pouvoir les transmettre à leur tour, a encore des difficultés à intégrer à sa réflexion la diversité des pratiques, des lieux de sociabilité, des moyens de diffusion de la littérature et tout ce qui fait la matérialité du champ littéraire. L'effet minorant des histoires littéraires en Russie tient donc, semble-t-il, à une conception normative et patrimoniale de l'histoire en tant que telle.

Les débuts de l'historiographie sur les écrivaines russes : quels postulats, quels résultats ?

[33] Michelle Perrot, *Les Femmes ou les Silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998, p. VI.
[34] Voir Catherine Géry, « Les oubliées de l'historiographie littéraire russe – pour un XIX^{e} siècle au féminin », in *Slovo*, 50, Paris, 2020, p. 75-88.

Ce n'est donc pas un hasard si les premières études portant sur *l'histoire* des écrivaines russes viennent du monde anglo-saxon (je ne parlerai pas ici des ouvrages sur la place des femmes dans l'espace socioculturel russe, qui les anticipent[35]) ; elles vont se multiplier au point que la littérature russe va acquérir dans ces pays une histoire différente de celle qui prévaut officiellement en Russie, mais aussi en France.

En 1987, *Terrible Perfection: Women and Russian Literature* crée l'événement en se présentant comme la première application des théories féministes à la littérature russe[36]. Barbara Heldt met la dialectique sujet/objet au cœur de son étude. Selon elle, la place accordée aux femmes dans les histoires de la littérature russe est inversement proportionnelle à l'idéalisation de la figure féminine dans les œuvres poétiques ou de fiction écrites par les hommes. Autrement dit, plus les femmes jouent un rôle majeur en tant qu'héroïnes de romans, de poèmes, ou en tant que muses (objets ou « inspiratrices » de la littérature), plus leur rôle est mineur en tant qu'écrivaines (sujets de la littérature). Heldt souligne tout le paradoxe entre la marginalisation sociale et la centralité symbolique, qui est à mon avis une des clés fondamentales pour comprendre les processus d'invisibilisation des femmes (ou « effet Matilda ») dans l'historiographie littéraire[37].

Dans les années 1990, plusieurs facteurs ont toutefois été réunis pour que les recherches sur les femmes écrivains russes se développent. À la suite d'Irina Savkina, dont je vais prolonger et compléter les analyses, on peut en identifier au moins sept :

1) la constitution en discipline des *gender studies* appliquées à la littérature, les succès rencontrés en Occident par cette nouvelle approche, l'affaiblissement d'une certaine « culture soviétique » qui avait largement évacué les problématiques du genre.

2) Le travail de (ré)édition, de commentaire et de traduction des œuvres des écrivaines russes, avec, en Russie à partir du début des années 1980, la publication de recueils de la production « oubliée » des prosatrices et des poétesses des XVIIIe et XIXe siècles (6 recueils

[35] Une série inaugurée dans la slavistique occidentale par la thèse de Claire Claus soutenue à Munich en 1959 sous le titre *Die Stellung der russischen Frau von der Einführung des Christentums bei den Russen bis zu den Reformen Peter des Grossen*. Signalons également vingt ans plus tard le livre de Richard Stites *The Women's Liberation Movement in Russia: Feminism, Nihilism and Bolshevism, 1860-1930*ь Princeton University Press, 1978, qui a ouvert un nouveau territoire aux études russes académiques. En France, voir les travaux d'Hélène Ivert-Jalu, Evelyne Enderlein ou Lise Gruel-Apert.

[36] Barbara Heldt, *Terrible Perfection: Women and Russian Literature*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1987.

[37] Barbara Heldt avait déjà traduit en anglais à la fin des années 1970 un roman très original de la poétesse Karolina Pavlova intitulé *Une Double vie* («Двойная жизнь», 1848) et rédigé une introduction elle aussi novatrice, où elle plaçait Pavlova dans une perspective féministe.

entre 1979 et 1991)[38] ; en dehors de la Russie et pour la même période, la traduction et l'édition d'anthologies dans des langues européennes (essentiellement l'anglais, l'allemand et le finnois, avec Irina Savkina). Plus rarement, ce sont des œuvres séparées qui sont traduites et augmentées d'un appareil scientifique : c'est par exemple le cas d'un roman très original de Karolina Pavlova *Une Vie double* (Двойная жизнь) publié en 1848, traduit en anglais et commenté par Barbara Heldt à la fin des années 1970, et qui a connu une réédition en 2019 (Columbia University Press)[39]. On ne saurait trop insister ici sur l'importance du travail de (ré)édition, fut-ce à l'intérieur d'anthologies, pour la pratique d'une histoire littéraire qui prenne en compte aussi bien les production littéraires des femmes que celles des hommes. Il ne reste en effet de traces que de ce qui a été l'objet d'une volonté de préservation et de conservation – or, à la carence des traces vient trop souvent s'ajouter la carence des publications. Si les textes des écrivaines du passé ne sont pas présents dans les catalogues des maisons d'édition, il est impossible non seulement de les enseigner, mais aussi de les ériger en modèle référentiel ou en *exemplum* du récit historique[40].

3) Le processus de révision du canon et des hiérarchies littéraires, déjà évoqué pour ce qui est de la Russie avec les débats lancés par *Voprosy Literatury*, et qui avait commencé avec les travaux d'Abram Reitblat et de Boris Doubine[41] en sociologie de la littérature (ces derniers s'inscrivant dans le sillage d'autres recherches elles aussi en partie « oubliées » au début des années 1990 : celles des formalistes russes). Ce processus s'est hélas très sensiblement ralenti en Russie à partir des années 2010.

---

[38] N.V. Bannikov (ed.), *Русские поэтессы XIX века*, Moscou, Sovremennaja Rossija, 1979 ; Ruth Zernova (ed.), *Женские рассказы*, USA, Èrmitaž, 1981 ; V.V. Učenov (ed.), *Дача на Петергофской дороге. Проза русских писательниц первой половины XIX века*, Moscou, Sovremennik, 1986 ; V.V. Učenov (ed.), *« Степная барышня » : Проза русских писательниц XIX века*, Moscou, Pravda, 1989 ; Galina Moiseeva, *Записки и воспоминания русских женщин XVIII-первой половины XIX века*, Moscou, Sovremennik, 1990; N.I. Jakušin, *Сердца чуткого прозреньем… Повести и рассказы русских писательницы XIX в.,* Moscou, Sovetskaja Rossija, 1991. On peut leur ajouter une dernière parution en 2016 : Svetlana Vasilenko (ed.), *Я научила женщин говорить… Сборник женской прозы,* Moscou, Sojuz rossijskix pisatelej, 2016.

[39] En Russie cependant, les autrices des XVIII[e] et XIX[e] siècles n'ont toujours pas accès en tant qu'*auteurs singuliers* aux éditions académiques qui forment le Panthéon littéraire.

[40] Le problème se pose aussi, quoiqu'à un degré moindre, pour l'histoire de la critique littéraire féminine, qui reste encore à écrire. En 2018, Irina Nesterenko a publié une anthologie, la première du genre, consacrée aux femmes-critiques des années 1830 aux années 1870. Irina Nesterenko (ed.), *Авторицы и поэтки. Женская критика: 1830-1870*, Moscou, Common place, 2018. Le titre de l'ouvrage, (*Авторицы и поэтки*) est emprunté à l'écrivaine et critique Alexandra Zrajevskaïa, qui a jugé nécessaire de forger deux néologismes pour nommer ce qui n'existait (presque) pas.

[41] Abram Reïtblat, *От Бовы к Бальмонту. Очерки по истории чтения в России во второй половине XIX века*, Moscou, Izd-vo MPI, 1991 ; *Как Пушкин вышел в гении. Историко- социологические очерки о книжной культуре пушкинской эпохи*, Moscou, NLO, 2001; Boris Dubin, Lev Gudkov, *Литература как социальный институт*, Moscou, NLO, 1994 ; Boris Dubin, « Словесность классическая и массовая: литература как идеология и литература как цивилизация», in *Слово – письмо – литература*, Moscou, NLO, 2001.

4) Le questionnement « disciplinaire » sur l'élaboration et les fonctions des histoires littéraires, entre autres leur fonction de gestion des héritages du passé. Comme le rappelle l'historienne de la littérature Michèle Touret, l'histoire littéraire se doit d'être aussi un retour vers toute la production du passé *encore* disponible. « Elle ne fait pas qu'effacer dans un geste de réévaluation silencieuse ; elle remonte à la surface [les] textes qui avaient sombré »[42].

5) La rencontre entre les recherches russes et non-russes, qui s'est essentiellement effectuée sur deux plans : l'adaptation progressive d'une partie de la philologie russe au contexte théorique de l'Europe occidentale (je pense ici au travail de traduction effectué par les éditions NLO des grands textes théoriques européens et américains) ; la tenue de séminaires et de colloques qui ont créé la possibilité de discussions directes entre les chercheurs russes et occidentaux.

6) L'extension aux textes et aux auteur(e)s minoré(e)s des usages russes de la recherche en archives, absolument indispensable pour ce qui est des études sur la littérature des femmes. Les conditions mêmes de production et de diffusion (ou de non diffusion) de cette littérature font que l'histoire littéraire des femmes ne peut être une histoire que depuis l'archive, ce document déposé puis oublié dans un carton, lui même relégué au fond d'une bibliothèque ; une histoire qui se fait à partir d'une littérature « hors d'usage » au sens premier du terme.

7) La mise à disposition de nouveaux outils et de nouvelles ressources, comme l'édition de dictionnaires biobibliographiques consacrés aux écrivaines russes, dont le *Dictionary of Russian Women Writers*, édité par Marina Ledkovsky, Charlotte Rosenthal, Mary Zirin en 1994. Répertoires, catalogues, dictionnaires et anthologies participent de cette première étape décisive qui est celle du repérage quantitatif et de l'attribution des textes, et qui préside à l'élaboration du récit historique. La possibilité d'écrire une histoire littéraire des femmes passe donc en partie aujourd'hui par le retour à une pratique biobibliographique qui a précédé l'historiographie[43]. Dans la même optique, la mise en ligne de nombreuses ressources sur le Net russe est également un facteur déterminant, et nous disposons actuellement de la très précieuse banque de données de Iouni Gorbounov *Les Écrivaines de Russie. Matériaux pour un dictionnaire biobibliographique* (Писательницы России. Материалы для

[42] Michèle Touret, « Où sont-elles ? Que font-elles ? La place des femmes dans l'histoire littéraire. Un point de vue de vingtiémiste », *Fabula LHT*, op. cit.

[43] Voir au XVIIIe et au XIXe siècles le grand nombre de dictionnaires qui prennent en compte les œuvres des femmes, de Nikolaï Novikov avec son *Essai d'un dictionnaire historique des écrivains russes* (*Опыт исторического российского словаря о российских писателях*) en 1772 qui fait mention de 9 femmes sur un total de 309 écrivains, au *Dictionnaire des écrivaines russes* (*Словарь русских писательниц*) du Prince Golitsyne paru à Saint Pétersbourg en 1885, avec 1286 noms d'autrices.

биобиблиографического словаря)[44]. Internet est pour de très nombreuses femmes écrivains du passé le seul espace de visibilité ; on peut ainsi lire sur la toile les œuvres d'autrices des XVIIIe et XIXe siècle qui n'ont jamais été éditées (et encore moins rééditées).

La conjonction de ces différents facteurs a permis la parution à partir de la fin des années 1980, en Russie, aux USA, en Grande Bretagne, mais aussi en Allemagne, d'un certain nombre d'ouvrages historiographiques de qualité ou de fortune très inégales, mais qui présentaient tous une caractéristique commune : ils restaient pour l'essentiel circonscrits à un siècle ou à une période considérée comme un cycle culturel. Il n'existe d'ailleurs pas encore de récit historique qui engloberait la totalité de la production écrite (et orale) des femmes en Russie, en partant des premières traces à Novgorod ou à Kiev au XIIe siècle, pour aller jusqu'à la littérature contemporaine, comme c'est le cas pour l'histoire de la littérature russe en général. Ce qui est en soi significatif.

Quelques réponses … et de nouvelles questions

Je présenterai dans une dernière partie quelques ouvrages qui me semblent importants pour ce champ de recherche qu'est l'histoire des écrivaines russes, en ce qu'ils ont tenté d'élaborer sur leur objet un discours scientifique cohérent et réflexif. Ce sont donc des ouvrages qui ont dépassé la première étape qui consistait à contrer « l'effet Matilda » et ses conséquences durables sur notre perception des processus littéraires ; leurs auteur(e)s ont surtout tenté d'évaluer la place que la production littéraire des femmes devait occuper dans le système général des échanges intellectuels et culturels, le pouvoir d'action réel ou imaginé des écrivaines (leur *agentivité*) dans le champ littéraire russe à divers moment de l'histoire et les conditions forcément particulières de circulation et de réception de leurs œuvres.

Cet état des lieux, même parcellaire et forcément incomplet, permettra peut-être de réfléchir à la façon dont nous pouvons aujourd'hui, au début des années 2020, construire de nouvelles approches. Alors que les fondatrices des études féministes universitaires arrivent à l'âge de la retraite après avoir créé les infrastructures visant à légitimer et à pérenniser ce domaine et que de jeunes chercheurs et chercheuses ouvrent des perspectives inédites, où nous trouvons-nous par rapport à la problématique de l'écriture d'une histoire littéraire des femmes en Russie ? De quel point de vue cette question est-elle traitée ? Avons-nous dépassé (ou même intégré) les acquis et les problématiques des ouvrages pionniers parus dans les années 1980 et 1990 ? Quelles peuvent être les stratégies pour de nouvelles recherches, quand

[44] http://book.uraic.ru/elib/authors/gorbunov/index.htm

dans le monde anglo-saxon, les publications sur les écrivaines russes semblent s'être essoufflées, alors même qu'elles n'ont jamais vraiment démarré en France et qu'elles restent insuffisantes en Russie ?

La lecture de ces différents ouvrages permet de repérer trois types de démarches que je qualifierai comme suit : la démarche inclusive, la démarche alternative et la démarche déconstructive.

La **démarche inclusive** se fait « du point de vue du canon », et c'est habituellement la position adoptée par la recherche en Russie[45]. Cette perspective, qui consiste à élargir ou ouvrir le canon à l'« altérité » féminine, s'élabore selon des critères de sélection des autrices et des textes qui se révèlent souvent, de la façon la plus traditionnelle qui soit, dépendre uniquement d'un rapport de proximité avec les « grands écrivains » et/ou leurs œuvres. La contestation des lignes de partage normatives entre le centre et la périphérie censée motiver la « position inclusive » se retourne finalement en un renforcement des autorités littéraires. On peut citer trois exemples de cette démarche inclusive qui, s'ils ont le mérite d'exhumer toute une série de textes littéraires et d'articles critiques très peu connus ou qui avaient été perdus, ne contribuent en revanche que très faiblement à un renouvellement de l'histoire littéraire : *Les Écrivaines de l'époque de Pouchkine* (Писательницы пушкинской поры) de Mikhail Fainschtein paru en 1989[46], qui s'articule autour de la fameuse « centralité pouchkinienne » ; l'article de Natalia Mostovskaïa « Tourgueniev et les femmes-écrivains » (« Тургенев и женщины-писательницы »)[47] ; l'article de Evguénia Stroganova « Tourgueniev et ses contemporaines russes » (« Тургенев и его литературные современницы »[48]), paru en 2018, où c'est toujours le principe « autour du grand écrivain » qui fonctionne.

Evguénia Stroganova semble avoir renoncé en partie à la démarche inclusive et à sa tendance à légitimer, voire légaliser l'existence des écrivaines en fonction de l'autorité des « patriarches littéraires » (Irina Savkina) dans l'ouvrage qu'elle a fait paraître en octobre 2019

[45] C'est finalement du côté des autres disciplines qu'il faut regarder en Russie pour trouver les études parmi les plus intéressantes : en sociologie notamment, avec les travaux d'Elena Zdravomyslova et d'Anna Tëmkina, ou en histoire avec ceux de Natalia Pouchkarëva de l'Institut d'Ethnologie et d'anthropologie (RAN) et d'Irina Youkina (Institut Nevski de Saint Pétersbourg). Quant aux études de genre, elles sont installées dans le paysage scientifique russe depuis maintenant plus de deux décennies, même si elles demeurent encore en situation de faible visibilité et qu'elles sont souvent dépréciées. Voir les articles publiés par la revue *Gendernye issledovanija* éditée à Kharkov par Elena Jerebkina (en ligne) et les nombreuses manifestations organisées par l'Association russe des chercheurs en histoire des femmes (РАИЖИ). Voir également Zoia A. Khotkina, « Ten Years of Gender Studies in Russia », in *Russian Social Science Review*, Vol. 43, Issue 4, 2002, p. 4-12, et Natalia Pushkareva et Maria Zolotukhina, « Women's and Gender Studies of the Russian Past: two contemporary trends », in *Women's History Review,* Vol. 27, Issue 1, 2018, p. 71-87.

[46] Mixail Fajnštejn, *Писательницы пушкинской поры,* Leningrad, Nauka, 1989.

[47] Natal'ja Mostovskaja, «Тургенев и женщины-писательницы», URL : https://digi20.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb00056831_00008.html

[48] Evgenija Stroganova, «Тургенев и его литературные современницы», in *Kul'tura i Tekst,* n°4 (35), 2018.

sous le titre *Les Classiques et leurs contemporaines. Les* realii *de genre dans l'histoire de la littérature russe du XIX^e siècle* (Классики и современницы. Гендерные реалии в истории русской литературы XIX века)[49]. Si le titre choisi pour ce qui est, en fait, une compilation d'articles rédigés sur presque deux décennies (et qui abordent donc la question du genre sous des angles et des interprétations très différents, qui ne répondent parfois que d'assez loin aux postulats des *gender studies*) place les classiques en tête d'affiche, le sous-titre laisse supposer que Stroganova a également adopté le second type de démarche dont je parlerai ici : la démarche alternative.

Cette **démarche alternative** vise à la multiplication des canons, à l'élaboration d'un contre-canon féminin (comme Bernard Mouralis parlait dans les années 1970 de « contre-littératures »), voire au remplacement total du canon existant. Sous l'influence des diverses *studies*, elle porte ses questionnements aussi bien dans les espaces territoriaux que sexués.

La démarche alternative est particulièrement bien illustrée par les travaux de Barbara Heldt qui, partant de l'hypothèse que le champ littéraire russe mais aussi soviétique était largement contrôlé par des institutions patriarcales (l'édition des livres, la presse, la critique, la censure), affirme que les femmes n'ont pas eu d'autre choix que celui de l'adaptation et de l'imitation des « standards masculins » si elles voulaient avoir la moindre chance d'exister – le conformisme étant dans ce cas la seule condition de survie en régime masculin. Toujours selon Heldt, les stratégies d'adaptation à une norme qui n'a pas été édictée pour elles et encore moins par elles ne doivent cependant pas faire oublier que les écrivaines russes possèdent leur propre tradition littéraire, « une perspective littéraire alternative » qui s'est exprimée dans les genres de la poésie lyrique (pourtant dominée par les hommes) ou de l'autobiographie[50]. Il est ici facile de lui objecter que plus qu'une tradition, c'est le territoire sur lequel les hommes ont longtemps relégué les femmes ; en reprenant les catégories de Heldt elle-même, doit-on alors considérer ces dernières comme sujets de la tradition ou objets de la relégation ?

Enfin, la **démarche déconstructive,** elle aussi largement représentée par les études anglo-saxonnes dès le milieu des années 1990 (avec Catriona Kelly) mais aussi par les articles d'Irina Savkina en Finlande ou son ouvrage très important sur *Les Provinciales de la littérature russe*[51], cherche moins à reconstruire le canon en l'élargissant ou à le remplacer

[49] Evgenija Stroganova, *Классики и современницы. Гендерные реалии в истории русской литературы XIX века*, Moscou, Litfak, 2019.
[50] Barbara Heldt, *Terrible Perfection: Women and Russian Literature*, *op. cit*, p. 4, 6-8.
[51] Irina Savkina, *Провинциалки русской литературы: женская проза 30-40-х годов XIX века*, Wilhelmshorst, F.K. Göpfert, 1998.

qu'à interroger ce qui constitue la norme ou ce qui l'a constituée en tant que telle. Pour les tenants (et surtout les tenantes) d'une telle approche, le canon n'est pas tant un contenu qu'une *structure*.

Dans *A History of Russian Women's Writing* de Catriona Kelly, c'est la démarche qui détermine le choix du matériau textuel. Kelly sélectionne dans un premier temps les textes qui lui semblent représenter une forte identité de femme-écrivain, des textes « radicaux » du point de vue du genre, comme ceux de Elena Gan dans les années 1830-1840 ou d'Anastassia Verbitskaïa au début du XXe siècle, c'est-à-dire des textes qui vont à l'encontre du discours dominant dans la culture russe qui associe les femmes à la passivité intellectuelle. Les textes qui suivent de façon « conformiste » des normes et des conventions historiquement construites (par exemple, la littérature « féminine » du réalisme socialiste, qui évacue toute réflexion sur le genre), constitue une deuxième catégorie textuelle. Mais Kelly accorde une attention toute particulière à un troisième groupe de textes : les textes « frontière », c'est-à-dire ceux qui entretiennent une relation dialectique à la culture dont ils sont issus, qui traduisent les normes de leur temps et qui, en s'y conformant ou en s'y adaptant, les transforment (comme c'est le cas de l'œuvre de Maria Joukova dans les années 1840-1850). Kelly semble ici s'inspirer du célèbre schéma historique établi par Elaine Showalter sur la base de la littérature féminine britannique, dont les différentes étapes suivent le degré d'autonomie de cette littérature par rapport aux modèles masculins : Elena Gan et Anastassia Verbitskaïa seraient les représentantes d'une littérature « de femmes » (*female*)[52], Galina Nikolaïeva et ses consœurs réalistes-socialistes entreraient dans la catégorie de la littérature « féminine » (*feminine*), quand Svetlana Vassilenko et les « Nouvelles Amazones » (Новые Амазонки) de la fin du XXe siècle en Russie illustreraient la phase « féministe » (*feminist*)... et il est curieux de voir la façon dont se défait et même s'inverse la chronologie du schéma de Showalter si on l'applique au cas russe : faut-il y voir une preuve de la vacuité de toute théorie ou une image régressive du « processus littéraire » en Russie soviétique ?

Enfin, si Kelly construit son ouvrage de façon chronologique et, qui plus est, en suivant une chronologie des plus traditionnelles (1ère partie : les années 1820-1880, 2e partie : 1881-1917, 3e partie : 1917-1953, 4e partie : 1954-1992), elle refuse dans le même temps le

[52] Elaine Showalter, *A Literature of Their Own. British Women Novelists from Bronte to Lessing*, Princeton University Press, 1977. Showalter distingue trois phases de développement des productions littéraires des femmes : une phase « féminine » (*feminine*), quand les femmes-écrivains imitent les codes dominants, intériorisent et reproduisent les valeurs socioculturelles ; une phase « féministe » (*feminist*) qui est celle de la protestation contre le canon et ses valeurs, et des revendications d'autonomie ; une phase « de femme » (*female*), qui est celle de la découverte de soi et de son identité propre en tant qu'écrivaine, c'est-à-dire en tant qu'être sexué.

modèle « progressiste » et déterministe qui postule que chaque génération d'écrivain est une marche pour la génération suivante. En effet, le caractère « archipélique » (j'emprunte le terme à Edouard Glissant) de la littérature féminine et son développement en rhizome interdit toute histoire téléologique qui suivrait un déroulement continu et une règle de successivité. Kelly postule que la littérature des femmes en Russie obéit bien à un modèle de répétition, mais que celui-ci est un « modèle de l'oubli » (*pattern of forgetfulness*)[53] : aux périodes durant lesquelles la littérature des femmes est audible succèdent des périodes d'assourdissement, et ainsi de suite. Le processus de développement ondulatoire de cette littérature brise toute possibilité de transmission linéaire : son histoire ne peut être que fragmentaire (Kelly parle de « nomadisme littéraire »). Elle est impossible à lire ou à écrire comme un roman de formation (un *bildungsroman*), autrement dit selon le modèle qui prévaut à l'élaboration de la majeure partie des histoires de la littérature russe.

En partant du même postulat, Irina Savkina formule dans son article « Qui écrit (et comment) l'histoire de la littérature russe des femmes ? » l'hypothèse d'une histoire littéraire qui focaliserait son attention sur des « moments »[54]. C'est aussi, dans l'état présent de mes réflexions, la solution que je serais tentée d'adopter. Les « moments » dont parle Savkina peuvent être envisagés dans leur profondeur temporelle comme des « instants d'inflexion » ou des points de basculement. Ici, le temps historique (et donc les principes de périodisation) n'est plus envisagé comme *chronos*, c'est-à-dire comme succession, mais comme *kairos* : le temps comme moment et comme événementialité.

Outre l'épineuse question des origines (ce « moment » très particulier est une problématique commune à l'ensemble des histoires de la littérature), les instants d'inflexion d'une historiographie des écrivaines russes seraient ceux qui voient « les femmes sortir des coulisses pour apparaître à l'avant-scène de l'histoire », selon la métaphore de Savkina, laquelle note que ces moments sont souvent ceux d'une « transformation des paradigmes culturels [...], quand des éléments marginaux, qui ne sont pas "prestigieux" du point de vue du canon, font irruption dans un processus littéraire jusqu'alors bien huilé, provoquant des "accrocs", des "distorsions" qui apparaissent comme des innovations, entraînant des formes ou des réseaux de significations inédits »[55], comme ça a été le cas, par exemple, avec l'apparition de la littérature symboliste en Russie (qui a fait la part belle aux poétesses), avant que le symbolisme ne devienne à son tour le canon.

[53] Catriona Kelly, *A History of Russian Women's Writing 1820-1992*, op. cit., p. 9.
[54] Irina Savkina, «Кто и как пишет историю русской женской литературы ?», art. cit.
[55] *Ibidem*, texte consulté en ligne.

Je conclurai sur ce qui constitue à mes yeux un des avantages parmi les plus importants liés à l'écriture d'une histoire littéraire des femmes en Russie. Outre les vertus d'interrogation, de déstabilisation et de mise en perspective de nos outils historiographiques, il s'agit de réactualiser le passé dans le présent, faire du passé notre contemporain, articuler ou faire coïncider l'histoire littéraire avec les pratiques culturelles qui sont les nôtres, inscrire les siècles passés dans l'actualité du XXIe siècle, en prenant en compte le fait que l'horizon d'attente du lecteur, mais aussi du critique ou de l'historien, ne cesse de varier et de se modifier. Il y a, bien sûr, toujours du présent dans le passé que nous cherchons à reconstituer : l'histoire littéraire est une double traversée, qui cherche à capter, en amont, ce que telle ou telle œuvre littéraire ou formulation signifiaient pour leurs contemporains et, en aval, ce qu'elles pourraient signifier à notre époque. Car les objets culturels et les productions de l'art ont ceci de particulier que, nés dans le passé, ils vivent aussi dans notre présent, et d'une vie parfois encore plus intense.